

# Littérature | Critiques

Dans « Hérétiques », Leonardo Padura plonge dans les bas-fonds de la capitale cubaine, sur la piste d'un Rembrandt perdu

## Peindre La Havane

FLORENCE NOIVILLE

**D**ans les années 1980, Leonardo Padura était journaliste. Pour le quotidien cubain *Juventud Rebelde* (« Jeunesse rebelle »), il signait chaque dimanche de longs et étonnants reportages sur, dit-il, « un peu tout ». L'histoire du quartier chinois de La Havane. L'aventure cubaine en Angola. Les colons français venus d'Haïti au début du XIX<sup>e</sup> siècle. « *Saviez-vous que ce sont eux qui ont apporté la culture du café à Cuba ? Avant l'arrivée des Français, on vendait le café dans les pharmacies, comme un médicament.* »

Une fois n'est pas coutume. Voici un auteur qui présente le journalisme non comme un à-côté alimentaire, mais comme l'origine même de sa vocation d'écrivain. « *J'avais pour ces articles de plus en plus recours à des procédés littéraires, explique-t-il. J'ai, par exemple, un jour, écrit une interview avec un personnage mort racontant l'histoire d'un village qui n'existe plus. De la pure fiction, même si tout ce qui concernait le village était réel.* »

A force d'expérimentations, Padura en est venu au roman. Roman ou roman policier ? « *Policier, historique, social, tout ça en même temps et rien de tout ça* », s'amuse-t-il. En 1991, dans *Passé parfait* (Métailie, comme tous ses livres), il donne naissance à l'inénarrable inspecteur Conde, un flic macho, ex-stalinien déçu par les résultats de la révolution castriste. « *Conde est typique de ma génération, dit-il. Un homme qui traîne derrière lui un*

*mélange d'espoirs perdus et d'illusions encore vivantes.* » Un homme qui traversait la tétralogie des « Quatre saisons » (*Passé parfait, Vents de Carême, Electre à La Havane et L'Automne à Cuba*, 1998-2001), mais qui n'apparaissait pas dans le formidable *Homme qui aimait les chiens* (2013), où Padura menait lui-même son enquête sur la mort de Trotski et sur son assassin, Ramon Mercader.

### Tribus urbaines

Dans *Hérétiques*, voici Mario Conde de retour. Sa mission : enquêter sur un tableau, une petite toile de Rembrandt ayant servi d'étude pour *Les Pèlerins d'Emmaüs* (1648). « *Qu'est-ce que ce Rembrandt a à voir avec Cuba ?* », interroge-t-il au début du livre. C'est ce qu'Elias Kaminski, un peintre américain, lui raconte, en remontant dans le temps. Au printemps 1939, un paquebot nommé *Saint-Louis* quittait le port de Hambourg avec, à son bord, 937 juifs autorisés par le pouvoir nazi à émigrer. Parmi eux se trouvaient Isaias et Esther Kaminski, les grands-parents d'Elias. Ils avaient pris avec eux ce tableau conservé dans la famille depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. « *Une sorte d'assurance-vie* », explique Elias Kaminski à Conde. Hélas, les juifs n'ont pas été autorisés à débarquer à Cuba et ont dû repartir vers l'enfer du Reich. Seul le tableau est resté sur l'île. Quelqu'un s'en est em-

paré, il a disparu puis mystérieusement réapparu, au début des années 2000, dans une salle des ventes londonienne où sa mise à prix a dépassé le million de dollars. « *Ce que je veux savoir*, dit Kaminski à Conde, *c'est ce qui est arrivé à ce tableau qui était une relique pour ma famille. Qui l'avait ici à Cuba ? Où était-il fourré jusqu'à maintenant... Pour ça j'ai besoin de votre aide.* »

Tel est le point de départ du roman, qui entrecroise cette quête avec une autre, contemporaine de Rembrandt. En réalité, les investigations de Conde sont aussi un prétexte pour plonger dans La Havane, la ville des combats de coq et des superstitions, du rhum et des *tamales* de maïs tendre. Et aussi des tribus urbaines – « *des bandes de jeunes qui s'habillent en noir ou en rose, ont les cheveux qui tombent sur le visage et se complaisent dans la déprime* » –, apparues depuis quelques années dans ce pays où « *la vie quotidienne se vide de ses promesses* ». Leonardo Padura n'en dira pas plus sur sa perception de Cuba aujourd'hui. « *Parce que vous êtes un écrivain cubain, on vous assaille de questions politiques, grogne-t-il. Moi, je voudrais être comme Paul Auster. Un écrivain qui parle de littérature, de base-ball et de cinéma, et à qui on ne demande jamais son point de vue sur Obama.* » Ce qui perce dans ses propos, c'est son attachement à cette terre qu'il n'a jamais quittée et où il revient immanquablement dans ses livres. Pour le reste, on le devinera entre les lignes de ce foisonnant roman, où l'on retrouve la plume nerveuse et le sens du suspense du journaliste. Tout comme son art d'alpaguer le lecteur avec des images qui font mouche. Dans la conversation, Padura précise que ses reportages ont paru en recueil en espagnol sous le titre *El Viaje mas largo* (« le voyage le plus long »). On a hâte d'en lire la traduction. ■

**HÉRÉTIQUES**

(*Herejes*),

**de Leonardo Padura,**  
**traduit de l'espagnol**  
**(Cuba) par Elena Zayas,**  
**Métailié, 608 p., 23 €.**

Signalons, du même auteur, la parution en poche de *L'homme qui aimait les chiens*, traduit par René Solis et Elena Zayas, *Points*, « *Grands romans* », 816 p., 9 €.

Image non disponible.  
Restriction de l'éditeur

**A Cuba.**

PAOLO PELLEGRIN/  
MAGNUM PHOTOS